

de veiller sur les mœurs, de les réformer et de les corriger, afin que personne ne se laissât entraîner hors du chemin de la vertu, dans celui de la volupté, et n'abandonnât les institutions anciennes et les usages reçus. Ils prenaient l'un dans le corps des patriciens, l'autre parmi le peuple et leur donnaient le nom de censeurs. Ces magistrats avaient le droit d'ôter le cheval à un chevalier romain, de chasser du sénat un sénateur lorsqu'il menait une vie licencieuse; ils faisaient aussi l'estimation des biens des citoyens; et, d'après le cens, ils distinguaient les familles et les divers états de la république. Cette charge avait encore d'autres prérogatives considérables.

Aussi, lorsque Caton se mit au rang des candidats, les premiers et les plus distingués d'entre les sénateurs firent tous leurs efforts pour traverser sa nomination. Les patriciens s'y opposaient par un sentiment d'envie qui leur faisait regarder comme un affront pour la noblesse que des gens d'une naissance obscure parvinssent au plus haut degré d'honneur et de puissance. D'autres qui avaient à se reprocher des mœurs corrompues et la transgression des lois anciennes, redoutaient l'austérité d'un homme qui serait dur et inexorable dans l'exercice de sa charge. Ayant donc réuni leurs forces et leurs intrigues, ils lui opposèrent sept compétiteurs, qui tous flattaient le peuple de belles espérances, comme s'il eût désiré être gouverné avec mollesse et par le seul appât du plaisir. Caton, au contraire, loin de s'abaisser à aucune complaisance, menaçait ouvertement de son tribunal tous les méchants, et criait à haute voix que la ville avait besoin d'une grande épuration: il conseillait au peuple de choisir, s'il voulait agir sagement, non le plus doux, mais le plus sévère des médecins; qu'il en trouverait de tels, d'abord en lui et parmi les patriciens, dans Valérius Flaccus, le seul avec lequel, employant tout contre le luxe et la mollesse, il pourrait faire le bien de la république. « Tous les autres, disait-il, ne s'efforcent de parvenir à la censure, avec le projet de s'y mal conduire, que parce qu'ils craignent ceux qui l'exerceraient avec justice. » Le peuple romain dans cette occasion se montra véritablement grand et digne d'avoir de grands magistrats pour le gouverner; car loin de redouter la raideur et l'inflexibilité de Caton, il rejeta ces compétiteurs si doux qui paraissaient disposés à lui complaire en tout, et il nomma Valérius Flaccus avec Caton, qu'il regardait moins comme préten-

dant à la censure que comme l'exerçant déjà et donnant des ordres qu'on respectait.

Caton commença l'exercice de sa magistrature en nommant prince du sénat Valérius Flaccus, son collègue et son ami, il chassa de ce corps plusieurs sénateurs, puis il travailla à la réforme sur les objets de luxe. L'impossibilité qu'il vit à le détruire, en l'attaquant de front dans une si grande multitude qui en était infectée, l'obligea, pour ainsi dire, de le prendre de biais, et de l'attaquer en détail. Il fit estimer les habillements, les voitures, les ornements de femmes, avec tous leurs autres meubles; chacun de ces objets qui valait plus de quinze cents drachmes*, était porté à une valeur décuple; et il en réglait la taxe d'après cette estimation. Sur mille as*, il en faisait payer trois d'imposition, afin que les riches, se sentant grevés par cette taxe, et voyant que les citoyens simples et modestes, quoiqu'ils eussent autant de bien qu'eux, payaient beaucoup moins au trésor public, se réformassent eux-mêmes. Il encourut donc la haine de ceux qui se soumettaient à cette taxe pour ne pas renoncer au luxe, et celle de ceux qui renonçaient au luxe pour s'affranchir de l'impôt. La plupart des hommes croient qu'on leur enlève leurs richesses quand on les empêche de les montrer; car ils ne les étalent que dans le superflu, et jamais dans les choses nécessaires. Un ami de Scopas le Thésalien lui demandait quelque chose dont il faisait peu d'usage, en lui disant que ce n'était rien de nécessaire ni d'utile. « Mais, lui répondit Scopas, c'est par ces choses inutiles et superflues que je suis riche et heureux. » Tant il est vrai que le désir des richesses ne vient pas d'une affection qui nous soit naturelle, et qu'il naît en nous d'une opinion vulgaire qui s'y glisse du dehors.

Mais Caton, peu touché de toutes ces plaintes, n'en devint que plus rigide. Il supprima tous les conduits qui détournaient dans les maisons ou dans les jardins des particuliers l'eau des fontaines publiques. Il fit démolir tous les bâtiments qui étaient en saillie sur les rues, diminua le prix des entreprises données à bail par l'Etat, et porta au plus haut taux possible les fermes et les revenus de la république; ce qui lui attira la haine d'un bien plus grand nombre de personnes. Aussi la faction de Titus Flaminus



FIG. 55. — Dame romaine.

fit-elle casser dans le sénat les baux et les marchés qu'il avait faits pour la réparation des temples et des édifices publics, comme désavantageux à la république; ils excitèrent même les plus audacieux des tribuns à le citer devant le peuple, et à le faire condamner à une amende de deux talents*. Ils firent aussi tous leurs efforts pour empêcher la construction d'une basilique qu'il élevait aux dépens du public, au-dessous du lieu où le sénat s'assemblait; mais elle fut achevée, et on lui donna le nom de basilique Porcia.

Il paraît cependant que le peuple approuva singulièrement la manière dont il avait exercé la censure; car sur la statue qu'il lui érigea dans le temple de la Santé il ne fit graver ni ses exploits militaires ni son triomphe, mais seulement l'inscription suivante, dont voici la traduction littérale: « A l'honneur de Caton, pour avoir, par de salutaires ordonnances, par des établissements et des institutions sages, relevé, dans sa censure, la république romaine, que l'altération des mœurs avait mise sur le penchant de sa ruine. » Avant qu'on lui dressât cette statue, il se moquait de ceux qui désiraient ces sortes d'honneurs. « Ils ne voient pas, disait-il, qu'ils mettent leur gloire dans les ouvrages des statuaires et des peintres; pour moi, je me glorifie de ce que mes concitoyens portent empreintes dans leur âme les plus belles images de moi-même. » Quelques personnes lui témoignaient un jour leur étonnement de ce qu'on ne lui avait pas élevé de statue, tandis qu'on en avait élevé à tant de gens obscurs. « J'aime mieux, leur répondit-il, qu'on demande pourquoi on n'a pas élevé de statue à Caton, que si on demandait pourquoi on lui en a dressé une. » En un mot, il ne voulait pas même qu'un bon citoyen souffrit une louange qui ne tournait pas à l'utilité publique. C'était cependant l'homme qui se louait le plus lui-même; au point que lorsque des citoyens avaient fait des fautes dans leur conduite, et qu'on les en reprenait: « Il faut, disait-il, les excuser, car ils ne sont pas des Catons. » Quand il voyait des gens vouloir imiter quelques-unes de ses actions et le faire maladroitement, il disait que c'étaient des Catons bien gauches. Il se vantait que dans les conjonctures critiques le sénat tenait les yeux attachés sur lui, comme dans la tempête les passagers les tiennent fixés sur le pilote; et que souvent en son absence on remettait jusqu'à son retour les affaires les plus importantes. Au reste, c'est un témoi-

gnage que tout le monde lui rendait; car la sagesse de sa conduite, son éloquence et sa vieillesse lui avaient acquis dans Rome une grande autorité.

Il fut bon père, bon mari, et économe très entendu. Comme il ne croyait pas que la sage administration de son bien fût une chose petite ou basse qu'on dût faire par manière d'acquit, il ne sera pas, je crois, hors de propos d'en dire ici ce qui convient à mon sujet. Il avait épousé une Romaine plus noble que riche, persuadé que la noblesse et l'opulence inspireraient également à une femme l'orgueil et la fierté; au lieu qu'une femme d'une naissance illustre aurait plus de honte de ce qui serait malhonnête, et serait plus soumise à son mari dans les choses honnêtes. Un homme qui battait sa femme ou ses enfants portait, selon lui, des mains impies sur ce qu'il y avait de plus sacré. Il pensait qu'il y avait plus de mérite à être bon mari que grand sénateur. Il n'admirait rien tant dans Socrate que la douceur et la complaisance qu'il avait toujours conservées avec une femme acariâtre et des enfants emportés. Lorsqu'il eut un fils, jamais l'affaire la plus pressée, à moins qu'elle ne regardât la république, ne l'empêcha d'être auprès de sa femme quand elle lavait et emmaillottait son enfant. Elle le nourrissait de son lait; souvent même elle donnait le sein aux enfants de ses esclaves, afin que, nourris du même lait, ils conçussent pour son fils une bienveillance naturelle.

Dès que ce fils eut atteint l'âge de raison, il le prit auprès de lui pour l'instruire dans les lettres, quoiqu'il eût un esclave honnête, nommé Chilon, qui était bon grammairien, et qui enseignait plusieurs enfants. Il ne voulait pas, dit-il lui-même, qu'un esclave fit des réprimandes à son fils, qu'il lui tirât les oreilles pour avoir été trop lent à apprendre, ni que son fils dût à un mercenaire un aussi grand bien que celui de l'éducation. Il fut donc lui-même le maître de grammaire du jeune Caton, son guide dans l'étude des lois, et son maître d'exercice. Il lui enseigna non seulement à lancer le javelot, à combattre tout armé, à monter à cheval, mais encore à s'exercer au pugilat, à supporter le froid et le chaud, à traverser à la nage le courant le plus rapide. Il rapporte qu'il lui avait transcrit, de sa propre main, des traits d'histoire en gros caractères, afin qu'il profitât dans la maison même des traits vertueux des anciens Romains.

Il avait toujours un grand nombre d'esclaves qu'il achetait parmi

les prisonniers ; il choisissait les plus jeunes, et par là les plus susceptibles d'éducation, comme de jeunes chiens ou des poulains sont plus faciles à dresser. Aucun de ses esclaves n'allait jamais dans une maison étrangère qu'il n'y fût envoyé par Caton ou par sa femme ; et toutes les fois qu'on demandait à l'esclave ce que faisait son maître, il répondait : « Je n'en sais rien. » Il voulait qu'un esclave fût toujours occupé dans la maison, ou qu'il dormît. Il aimait les esclaves dormeurs, parce qu'il les croyait plus doux que ceux qui aimaient à veiller, et qu'après que le sommeil avait réparé leurs forces, ils étaient plus propres à remplir les tâches qu'on leur donnait. Dans les commencements, lorsqu'il était encore pauvre et qu'il servait comme simple soldat, il ne se sâchait jamais



FIG. 56. — Romains à table.

contre ses esclaves et trouvait bon tout ce qu'on lui servait. Rien ne lui paraissait plus honteux que de quereller des esclaves pour sa nourriture. Dans la suite, quand sa fortune fut augmentée, et qu'il donnait à manger à ses amis et aux officiers de son armée, il faisait aussitôt après le dîner, donner les étrivères à ceux de ses domestiques qui avaient servi négligemment ou mal apprêté quelques mets. Il avait soin d'entretenir toujours parmi eux des querelles et des divisions : il se méfiait de leur bonne intelligence et en craignait les effets. Si un esclave avait commis un crime digne de mort, il le jugeait en présence de tous les autres ; et s'il était condamné, il le faisait mourir devant eux.

Devenu enfin trop ardent à acquérir des richesses, il négligea l'agriculture, qui lui parut un objet d'amusement plutôt qu'une source de revenus, et, voulant placer son argent sur des fonds plus sûrs et moins sujets à varier, il acheta des étangs, des terres où il y eût des sources d'eaux chaudes, des lieux propres à des foulons, des possessions qui occupassent beaucoup d'ouvriers, qui eussent des pâturages et des bois, dont il retirât beaucoup d'argent, et dont Jupiter, comme il disait lui-même, ne pût diminuer le revenu. Il exerça la plus décriée de toutes les usures, l'usure maritime ; et voici comment il la faisait. Il exigeait de ceux à qui il prêtait son argent qu'ils fissent, au nombre de cinquante, une

société de commerce, et qu'ils équipassent autant de vaisseaux, sur chacun desquels il avait une portion qu'il faisait valoir par un de ses affranchis, nommé Quintion, qui, étant comme son facteur, s'embarquait avec les autres associés, et avait sa part dans tous les bénéfices. Par là il ne risquait pas tout son argent, mais seulement une petite portion, dont il tirait de gros intérêts. Il prêtait aussi de l'argent à ses esclaves pour en acheter de jeunes garçons ; et, après les avoir exercés et instruits aux frais de Caton, ils les revendaient au bout d'un an. Caton en retenait plusieurs qu'il payait au prix de la plus haute enchère. Il excitait son fils à ce commerce usuraire, en lui disant qu'il ne convenait tout au plus qu'à une femme veuve de diminuer son patrimoine ; mais ce qu'il a dit de plus fort, et qui caractérise le plus son avarice, c'est que l'homme admirable, l'homme divin et le plus digne de gloire, était celui qui prouvait par ses comptes qu'il avait acquis plus de bien qu'il n'en n'avait eu de ses pères.

Caton était déjà vieux lorsque Carnéade, philosophe académicien, et Diogène, de la secte stoïque, vinrent d'Athènes à Rome demander pour les Athéniens la décharge d'une amende de cinq cents talents¹, à laquelle les Sicyoniens les avaient condamnés par contumace, à la poursuite des habitants d'Orope. Ils furent à peine arrivés, que tous les jeunes Romains qui avaient du goût pour les lettres étant allés les voir en furent ravis d'admiration, et ne pouvaient se lasser de les entendre. La grâce de Carnéade, la force de son éloquence, sa réputation, qui n'était pas au-dessous de son talent, l'avantage qu'il eut d'avoir pour auditeurs les plus distingués et les plus polis des Romains, firent le plus grand bruit dans Rome : c'était comme un souffle impétueux qui retentit dans toute la ville : on disait partout qu'il était venu un Grec d'un savoir merveilleux, qui charmait et attirait tous les esprits, qui inspirait aux jeunes gens un tel amour de la science, que, renonçant à tout autre plaisir et à toute autre occupation, ils étaient saisis d'une sorte d'enthousiasme pour la philosophie. Tous les Romains en étaient dans l'enchantement, et voyaient avec plaisir leurs enfants s'appliquer à l'étude des lettres grecques et rechercher avec avidité ces hommes admirables.

Mais Caton vit avec peine cet amour des lettres s'introduire

1. Deux millions cinq cent mille livres de notre monnaie.

dans Rome. Il craignait que la jeunesse romaine, tournant vers cette étude toute son émulation et toute son ardeur, ne préférât la gloire de bien parler à celle de bien faire et de se distinguer par les armes. Mais lorsque la réputation de ces philosophes se fut répandue dans toute la ville, et que leurs premiers discours eurent été traduits en latin par un des principaux sénateurs, Caius Acilius, à qui l'on avait demandé ce travail, et qui lui-même s'y était porté avec empressement, Caton pensa qu'il fallait, sous quelque prétexte spécieux, renvoyer de Rome tous ces philosophes. Il se rendit au sénat, et reprocha aux magistrats qu'ils retenaient depuis longtemps ces ambassadeurs, sans leur donner de réponse. « Ce sont, ajouta-t-il, des hommes capables de persuader tout ce qu'ils veulent. Il faut donc connaître au plus tôt leur affaire, et la décider, afin que ces philosophes retournent à leurs écoles pour y instruire les enfants des Grecs, et que les jeunes Romains n'obéissent, comme auparavant, qu'aux magistrats et aux lois. » En cela il agissait non, comme on l'a cru, par une inimitié personnelle contre Carnéade, mais par une opposition décidée à la philosophie, par un mépris affecté, et dont il faisait gloire, pour les muses et les lettres grecques.

Il traitait Socrate lui-même de babillard, d'homme violent et injuste, qui avait entrepris, autant qu'il l'avait pu, de devenir le tyran de sa patrie, en renversant les coutumes reçues, en entraînant les citoyens dans des opinions contraires aux lois. Il se moquait de l'école d'éloquence que tenait Isocrate, et disait que ses disciples vieillissaient auprès de lui, comme s'ils ne devaient exercer leur art et leur talent pour plaider que dans les enfers. Pour détourner son fils de l'étude des lettres grecques, il prit un ton de voix bien au-dessus de son âge, et lui dit, comme s'il eût été inspiré par un esprit prophétique, que les Romains perdraient toute leur puissance lorsqu'ils se seraient remplis de cette érudition grecque. Le temps a fait voir la fausseté de cette prédiction sinistre; car c'est lorsque les lettres grecques ont le plus fleuri à Rome, que cette ville est parvenue au plus haut degré de grandeur et de gloire.

On croit que le dernier de ses actes politiques fut de faire décider la ruine de Carthage. A la vérité, le jeune Scipion consumma l'ouvrage; mais ce fut par le conseil et aux instances de Caton qu'on entreprit cette guerre; et voici quelle en fut l'occa-

sion. Envoyé, comme ambassadeur, auprès des Carthaginois et de Massinissa, roi de Numidie, qui se faisaient la guerre, il était chargé d'examiner les causes de leurs différends. Massinissa avait été de tout temps l'ami du peuple romain; et les Carthaginois, depuis leur défaite par Scipion, avaient obtenu la paix par un traité qui, en leur imposant un tribut énorme, les avait en même temps dépouillés d'une partie de leur empire. Caton, au lieu de trouver Carthage dans l'état d'affaiblissement et d'humiliation où la croyaient les Romains, la vit peuplée d'une jeunesse florissante, regorgeant de richesses, pourvue de toutes sortes d'armes et de provisions de guerre, pleine de confiance dans toutes ces ressources, et nourrissant les plus hautes espérances. Il jugea que ce n'était pas le temps pour les Romains de discuter et de terminer les querelles des Carthaginois avec Massinissa; et que, s'ils ne se hâtaient de détruire cette ville, leur ancienne ennemie, qui conservait toujours un profond ressentiment du passé, et qui dans si peu de temps avait repris un accroissement qu'on pouvait à peine croire, ils allaient retomber dans les périls où ils s'étaient vus autrefois.

Il retourna donc promptement à Rome, et représenta au sénat que les défaites et les malheurs des Carthaginois avaient moins épuisé leurs forces que guéri leur imprudence. « Les guerres qu'ils ont eues contre les Romains, ajouta-t-il, les ont plutôt aguerris qu'affaiblis; celle qu'ils font aux Numides est le prélude des entreprises qu'ils méditent contre les Romains; tous les traités de paix qu'on a faits avec eux n'ont rien de solide, et ne sont que de simples suspensions d'armes pour attendre une occasion favorable. » En finissant, il laissa tomber des figues de Libye qu'il avait dans le pan de sa robe. Les sénateurs en ayant admiré la grosseur et la beauté: « La terre qui les produit, leur dit Caton, n'est qu'à trois journées de Rome. » Une preuve plus forte encore de sa haine contre Carthage, c'est que depuis ce jour-là sur quelque affaire qu'il opinât, il ne manquait jamais de conclure par ces mots: « Et je suis d'avis qu'on détruise Carthage. » Au contraire, Publius Scipion, surnommé Nasica, terminait ainsi toutes ses opinions: « Et je suis d'avis qu'on laisse subsister Carthage. » Il y a toute apparence que Scipion voyant le peuple livré à la licence, enflé d'orgueil pour ses prospérités, et peu docile aux conseils du sénat, entrainer par sa puissance toute la

ville dans les divers partis où le poussait son caprice ; que Scipion, dis-je, voulait que la crainte qu'inspirerait Carthage fût pour les Romains comme un frein qui gourmandât leur audace ; qu'il jugeait les Carthaginois trop faibles pour assujettir les Romains, mais trop forts pour être méprisés. Caton, de son côté, croyait trop dangereux, pour un peuple, que sa grande puissance portait aux plus grands excès, d'avoir comme une perpétuelle menace une ville de tout temps très puissante, et alors devenue plus sage par les malheurs dont elle avait été châtiée ; qu'il fallait donc ôter à Rome toute crainte extérieure, quand elle avait au dedans tant d'occasions de commettre de nouvelles fautes.

Ce fut ainsi que Caton suscita cette troisième et dernière guerre punique. Elle commençait à peine lorsqu'il mourut, après avoir prédit quel serait celui qui la terminerait : c'était un jeune homme encore tribun des soldats, mais qui déjà avait montré dans les combats autant de prudence que de courage. Lorsque les nouvelles de ses premiers exploits arrivèrent à Rome, Caton, en les entendant raconter, s'écria :

Seul il a du bon sens parmi les ombres vaines.

Scipion confirma bientôt cette prédiction par de nouveaux succès. Caton laissa d'une seconde femme un fils qui fut surnommé Saloninus, du nom de sa mère. Saloninus mourut dans sa préture : il eut un fils surnommé Marcus, qui parvint au consulat ; et il fut l'aïeul de Caton le philosophe, l'homme le plus vertueux et le plus célèbre de son temps.



FIG. 57. — Quadriga.

LES GRACQUES¹

LOIS AGRAIRES ET PROJETS DE RÉFORME DE TIBÉRIUS
ET DE CAIUS GRACCHUS.

Tibérius et Caius Gracchus étaient fils de Tibérius Gracchus, qui, honoré de la censure, de deux consulats et d'autant de triomphes, tira de sa propre vertu une gloire bien supérieure à celle que lui donnaient toutes ces dignités. Aussi, après la mort de Scipion, le vainqueur d'Annibal, fut-il choisi pour époux de Cornélie, fille de cet illustre Romain, quoiqu'il n'eût jamais été l'ami du père, et qu'au contraire ils eussent toujours été en opposition l'un avec l'autre. On raconte qu'un jour il trouva deux serpents dans son lit ; que les devins, après avoir attentivement examiné ce prodige, lui défendirent de les tuer ou de les lâcher tous les deux ; que par rapport au choix de l'un ou de l'autre, ils lui déclarèrent que s'il tuait le mâle, il hâterait sa propre mort, et qu'en tuant la femelle, il avancerait celle de Cornélie. Tibérius, qui aimait tendrement sa femme, et qui pensait d'ailleurs qu'étant assez âgé, et Cornélie encore jeune c'était à lui de mourir le premier, tua le mâle et lâcha la femelle : il mourut peu de temps après, laissant douze enfants qu'il avait eus de Cornélie.

La veuve se mit à la tête de la maison et se chargea elle-même de l'éducation de ses enfants ; elle fit paraître en tout tant de sagesse, tant de grandeur d'âme et de tendresse maternelle, qu'il parut que Tibérius avait sagement fait de préférer sa propre mort

1. Tibérius meurt en 133 et Caius Gracchus en 121 avant J.-C.